



# ENFEERS

TOME 1

HADRIEN DUFOURT

Hadrien Dufourt

ENFERNS,  
TOME 1

© Hadrien Dufourt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1596-8

**Librinova**™

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Achille Fromont et Paul Geismar, mes filleuls.*

## I

Le major Nielsen Holt était en chute libre. Il tombait dans le noir. Dans un vide pur. Infini. Sans matière. Dans un néant sans air, sans son, sans odeur ni température. La suffocation scella son larynx. Ses poumons se rétractèrent. Ses intestins se retroussèrent. Sa langue gonfla. Son cerveau pressurait ses yeux. Il crut sentir ses dents se déchausser, ses ongles s'en aller, sa vessie crever, ses testicules exploser. Son propre corps devint une vierge de fer. Il hurla en silence, ses cris pétrifiés dans son visage. La chute le figea en elle.

Il distingua alors une gueule. C'était une mâchoire sans corps, plus grande que le monde. Six cents rangées de dents encadrées par six crocs monumentaux. Du fond des ténèbres, elle ne vit plus que lui, tel un reptile fixant un insecte. Nielsen Holt tenta en vain de résister, l'aspiration fut si violente qu'il crut sentir ses chairs brûler, ses os saillir, ses mains et ses pieds s'embraser. Il mit son orgueil voltairien de côté et pria : « *Que le gouffre ne me dévore ! Que la bouche de la fosse ne me happe !* »

Il fut avalé.

Des courants salivaires se le disputèrent, il fut retourné, secoué, lâché et repris. S'il ne finit pas cisailé par les crocs, la gorge le noya : un tourbillon de sang. Un siphon de chair visqueuse. Il franchit la barrière du cou qui, en déglutissant, le recracha de l'autre côté.

Cette gueule contenait un pays. Le petit homme, tombant dans son ciel rouge, rouvrit les yeux avec la sensation atroce d'être un pantin coupé de ses fils. Tout un paysage tournoyait autour de lui. Condamné à se fracasser, il hurla de terreur.

À l'horizon, il aperçut fugitivement ce qui semblait être une gigantesque dentition noire sur fond rouge, peut-être le revers de la mâchoire qui venait de l'avalier, avant de découvrir une seconde bouche en dessous de lui, celle d'un immense puits. Une tour creuse. Il disparut dans cette colonne de pierre où la luminosité s'effondra.

Il tombait maintenant entre quatre murs de roche où l'attendait un maillage d'escaliers entrecroisés. Il frôla la rambarde du premier en s'écartelant comme un chat, mais pas le second : l'escalier transversal reçut de plein fouet cet homme tombé du ciel. Nielsen Holt passa à travers ces marches de bois pourri qui explosèrent sous lui. Il creva encore deux escaliers suspendus qui ralentirent sa chute avant de terminer sur le quatrième, brusquement, inerte sous une pluie de copeaux et de sciure.

Rouvrant les yeux après un long moment, perclus de douleur, il découvrit l'intérieur de la tour creuse qui venait de l'engloutir. Elle ne possédait ni toit, ni porte, ni logique. Ses escaliers ne menaient nulle part. Ils s'élançaient les uns par-dessus les autres ou grimpaient comme du lierre sur les parois, sans jamais atteindre le sommet ni desservir aucun étage. C'était absurde.

Ce donjon ouvrait sur le ciel rouge. Le petit homme vit donc d'où il provenait à travers l'oculus. Là-haut, de grandes taches magmatiques se superposaient dans des jeux d'occultation et d'apparition. C'était un ciel bas, sans profondeur, d'aspect lisse et organique, sous de longues traînes de poussière sanguine. L'ensemble évoquait l'intérieur d'une panse.

Le major Nielsen Holt, à force de contempler ce ciel rouge et poussiéreux, se rappela confusément avoir été gobé par une bête. Il grelottait sans réussir à reprendre pleinement ses esprits. Son sarcophage s'était ouvert trop tôt, se remémora-t-il. Il avait bien failli y rester. Et puis il y avait eu cette chute... Cette chute vertigineuse dont il sortait pourtant indemne. Les vieux escaliers de ce donjon l'avaient recueilli sans le briser. Un miracle.

Il avait perdu tout son équipement, ses armes, constata-t-il, mais il était vivant. Vivant ! Il toussa, il recracha le sang qui encombrait ses poumons et respira cet air lourd et fétide avec soulagement.

Le major Nielsen Holt, incapable de se relever, regarda de nouveau les rouges poussiéreux de ce ciel en prenant peu à peu conscience de l'endroit où il était parvenu. Une angoisse l'étreignit alors. La traversée avait été si abominable... Il se replia comme un enfant bouleversé par un mauvais rêve et resta prostré sur les marches, dans cette tour de pierre abandonnée.

Il n'aurait pas dû s'attarder. Un craquement suspect le tira de ses réflexions. Il regarda de tous côtés, ne vit rien, puis leva la tête et blêmit : après avoir fait mine de tenir bon, l'un des escaliers qui le surplombaient et dont il avait crevé la panse se dériveta. L'énorme structure chuta droit sur lui ; le petit homme fit figure de lombric. Il resta tétanisé sous cette tonne de bois qui, par chance, s'affala à plat sur les garde-corps qui l'encadraient. Elle s'y brisa et ses débris sombrèrent par-delà les rambardes en faisant résonner le puits d'un fracas assourdissant.

Il s'en était fallu de peu que Nielsen Holt ne fût écrabouillé, mais, à peine eut-il remercié sa bonne étoile, que les rivets de son propre escalier lâchèrent à leur tour. L'escalier suspendu se décrocha à moitié, n'ayant perdu que deux attaches en vis-à-vis : il bascula à l'horizontale, sur la tranche, précipitant le major Holt dans l'abîme, jusqu'en bas de la tour où un tas de sable amortit sa chute et le fit rouler à l'extérieur. Nielsen Holt fut chassé de l'édifice à travers une fente.

Dehors, il tourneboula. Il tenta sans succès de ralentir sa course lorsqu'il vit, en bas de cette pente, un nouveau gouffre lui ouvrir les bras. À force de cabrioles pour freiner, il bascula sur le ventre et fut étranglé par sa cravate en filant comme une luge. Il y laissa ses paumes. Un rétablissement scabreux le remit à l'endroit. Il souleva des tornades de poussière en gesticulant en vain. Ce fut le vide.

Un océan de boue l'attendait en contrebas : encore une courte chute et Nielsen Holt s'écrasa à plat ventre dans une mare d'eau, giflé tout entier. Il hoqueta de douleur. Il prit une longue inspiration, puis il redressa sa tête pleine de tourbe, face à une immobilité saisissante.

Le major Nielsen Holt était tombé à l'orée d'un paysage blafard. Devant lui s'étendait un marécage habité d'arbres morts. Leurs branches cagneuses déchiraient des nappes de brume blanche ; les plus lointains s'y effaçaient dans un silence tombal. Il n'y avait pas âme qui vive. Nielsen Holt recracha quelques petites feuilles d'automne et s'entendit respirer dans cette immense stagnation.

Ces mares vaseuses et dormantes étaient couchées là depuis des siècles. Ce n'était guère accueillant, mais il fallait voir le bon côté des choses : dans cette boue, au moins, il avait fini de chuter. Il était rivé à quelque chose. Il n'irait pas plus bas, pensa-t-il naïvement.

Sans perdre un instant, il tira d'une poche de sa veste un mouchoir propre pour s'essuyer les yeux et chercha nerveusement son transpondeur à sa ceinture. La présence du transpondeur le soulagea : il émettait un signal, on n'allait pas tarder à le retrouver. Ou pas, car il ne captait rien en retour. Le major Holt, coupé de ses équipiers, se sentit soudain isolé du reste de l'univers.

Il abandonna à la glaise son smartphone hors d'usage et jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule : la pente qu'il venait de dévaler était trop abrupte pour espérer rebrousser chemin. Sur la crête, le donjon de pierre solitaire, renfermant les escaliers suspendus qui l'avaient accueilli, puis chassé, réfléchissait superbement les rouges du ciel.

Nielsen Holt observa alors que la luminosité évoluait de manière incongrue : « Le Soleil tourne autour de nous ! s'exclama-t-il le nez au ciel. Se déplacerait-il à l'horizontale ? Oui, bien sûr, nous le savions ! Aristote était dans le vrai et Copernic un sot. C'est... »

L'Américain n'était pas seul. La peur lui coupa le souffle.

Au fond des brumes, une créature. Elle le dévisageait après avoir baissé la tête en même temps que lui. C'était un être humain à quatre pattes dans la boue. Le cœur de Nielsen Holt s'emballa : cet individu avait le même nez aquilin que lui, les mêmes lèvres charnues, la même figure émaciée, en vérité tous ses traits ! Il se reconnut.

C'était un portrait de lui, quoique approximatif. Tandis que la chevelure du major Holt dessinait une courte crinière blonde crantée en forme de griffes, l'autre n'avait qu'une grosse

tignasse ébouriffée. L'un portait un costume cravate sombre, l'autre était crasseux et nu. L'homme élégant contemplant sa propre caricature accroupie dans la boue froide.

Se voir ainsi dédoublé le saisit de terreur. Ce brouillon de lui-même grimaçait ; il affichait un sourire inclassable et torve. De sa bouche en lézarde pendait une langue inhumaine, interminable, jusqu'entre ses genoux. Enfin son regard se dévoila dans les brumes : au lieu des yeux bleus de Nielsen, deux globes oculaires vides. L'*autre moi* n'avait pas de regard.

Le major Nielsen Holt contempla son Double archaïque en passant par tous les sentiments d'épouvante et de fascination. Rencontrer son alter ego était impossible à moins d'être mort. L'un continuait pourtant de respirer et l'autre de le fixer.

« Qui... Qui es-tu ? » lança enfin Nielsen. Ces mots firent peur à son Double dont la longue langue gluante tressaillit.

« N'aie crainte. Je veux juste te parler. On dirait... Ton visage... Non ! Attends ! Reviens ! »

La chose déguerpit.

Nielsen Holt fut happé par la réalité de cet être. Il en oublia momentanément sa mission. Il se lança à la poursuite de son alter ego simiesque avant de se rendre à l'évidence : l'autre était le plus rapide. Il n'avait aucune chance de le rattraper. Il délaça donc ses Weston et y roula ses chaussettes fine laine. Il retroussa son pantalon jusqu'aux genoux et, plutôt que de chercher à prendre sa caricature de vitesse, il la suivit à la trace. Il s'enfonça dans les marais et le brouillard l'avalait.

Un marécage sans fin. Une mer de glaise collante. Nielsen Holt y pourchassa à pas lents son Double peureux. Chaque mètre parcouru dans cette boue poisseuse, qui le prit jusqu'aux genoux, réclamait un effort surhumain. Des racines semblables à des littoraux de mangrove émergèrent peu à peu des nappes vaseuses, l'obligeant à d'interminables contournements. Des arbres aux branches querelleuses défilaient dans les lointains comme les stèles d'un cimetière. Des arbres aux pieds dans l'eau. D'autres paraissaient s'adonner, au-dessus de lui, à des passes d'armes figées et être des guerriers stupéfiés dans leur linceul de brume. Leurs houppiers glaçaient la main ; ils avaient le froid navrant du marbre.

Des branchages griffus cherchèrent à le retenir en lui tirant les vêtements et les cheveux. Ils l'écorchèrent, faillirent l'éborgner. Il n'était pas le bienvenu dans ce pays, à moins que ce pays ne cherchât à l'avertir de ses dangers.

Au bout d'un moment, l'Américain remarqua que rien ne frétillait ni ne prenait la fuite autour de lui : ni coassement, ni hululement, ni regard vitreux de lézard affleurant du marais. Rien ne troublait cet ordre de mort. Lui qui avait pensé voir pulluler des colonies d'insectes constata avec plaisir qu'il n'avait aucune sangsue aux mollets. Où se cachaient donc les cafards géants, les vers tubicoles dévoreurs de têtes ? Il n'y avait pas le moindre organisme vivant par ici. Pourquoi y en aurait-il eu ?

Le brouillard était en revanche si épais qu'il s'agrippait aux membres. Tout en luttant pour avancer, Nielsen fit tourbillonner ses doigts, le voile brumeux tournoya avec. Il s'amusa à trancher la nappe blanche d'un coup sec : la brume ouvrit ses jupes puis les referma.

« T'es là ? Montre-toi ! Oui, là, je te vois ! » cria-t-il fatigué de ce borborygme.

L'être insolite, caché derrière un tronc d'arbre, fit clapoter la fange en s'enfuyant. Il entraîna l'Américain toujours plus loin dans ces marais où la nuit tomba bientôt.

L'obscurité, toutefois, n'était pas complète : une clarté lunaire se diffusait dans les brumes les plus hautes et descendait pauvrement jusqu'à Nielsen. Une pluie fine se mit à perler. Il battit des cils. Une odeur âcre. Quel genre d'eau pouvait bien tomber par ici ? Il lécha son poing et regretta sa lampée : c'était du sang.

Cette bruine de sang tira du Double un vagissement contrarié. Il n'était pas loin, l'animal ; Nielsen l'entendit détalier dans des flaques. Bien décidé à lui mettre la main dessus, cette fois il s'élança à toutes jambes en faisant des bonds dans la glaise. Il le poursuivit dans la forêt

crochue, presque à l'aveugle, à l'oreille, ne discernant qu'une silhouette fugitive dans les nappes argentées : « Attends ! Attends ! »

C'est là qu'un obstacle métallique se dressa dans la nuit : le heurtant de plein fouet, Nielsen vibra jusqu'à l'os et finit dans la vase. Cela mit un terme à la poursuite.

Le temps de se remettre d'aplomb, le major avança à tâtons dans la pénombre afin d'en apprendre plus sur l'obstacle qui venait de le mettre par terre. Il sentit la ligne d'un grand cylindre, peut-être un obus géant. De la peinture écaillée s'effrita sous ses mains à mesure qu'il avançait, puis la paroi bifurqua. La structure était creuse : l'intérieur ressemblait en effet à une douille monumentale. À moins que ce ne fût le cul d'un égout ?

« T'es là ? » hasarda-t-il tout en se risquant dans cet antre au sol dur et creux. Son Double était bien là, pelotonné dans l'abri, le seul de la région.

« Regarde. Je reste sagement à ma place, je ne bouge pas. Tu veux bien ? » dit le major en multipliant les signes d'apaisement.

La créature grogna mais s'accommoda de sa présence.

La bruine sanglante fit place enfin à l'averse. L'Américain et son Double restèrent assis contre les cloisons concaves de cet abri improvisé, l'un en face de l'autre, n'entendant plus que les percussions au-dessus de leurs têtes et le clapotis à l'entrée du refuge. Une désagréable odeur d'abattoir emplît peu à peu l'atmosphère.

L'alter ego, quand il s'assoupit, laissa le major Holt à sa perplexité. Le phénomène de son dédoublement le plongea dans mille conjectures. *Quiconque se dédouble n'est plus personne*, savait-il. Un homme et son double ne pouvant occuper la même place, il ne devait en rester qu'un. Le Double était l'image même de la mort. Nielsen ne décelait pourtant aucun signe de violence ni de scélératesse chez ce paisible dormeur. Au contraire, l'être se tourna d'un flanc sur l'autre et se mit à ronfler en toute confiance.

L'existence de cet autre moi constituait un abîme pour l'esprit. Recru de fatigue, le major Nielsen Holt dut renoncer pour l'heure à en apprendre davantage sur son Double. Il s'endormit néanmoins avec cette conviction profonde : un lien tout-puissant les rivait l'un à l'autre.

\*

Le matin blême caressait les paupières du major Nielsen Holt quand une sensation désagréable le tira du sommeil : son sosie était penché sur lui avec sa langue de travers, son haleine de bouc, ses cheveux jaunes en broussaille, ses yeux absents et ses doigts tendus en tenaille à quelques centimètres de son visage.

« Café ! Croissant ! Maison ! » hurla l'Américain en bondissant sur ses jambes.

Ces mots firent déguerpir l'homme-animal dans le brouillard immaculé du matin.

« Saloperie ! Tu voulais m'arracher les yeux ! enchaîna Nielsen Holt au bord du refuge. J'ai beaucoup bossé pour en arriver là. J'aurais dû avoir un super Double. J'ai un Double merdique ! On dirait un macaque ! »

Il vérifia en premier lieu le bon état de son transpondeur : il émettait toujours sans recevoir. Tendus, il plongea ses mains dans les poches, y remua une poignée de balles de revolver devenues inutiles, puis en tira trois barres chocolatées qui avaient survécu à ses déboires.

Dépiautant la première, il découvrit alors que sa main gauche saignait : son Double l'avait mordu. C'était superficiel, mais le galopin pouvait se montrer méchant. Un peu plus loin, le coupable Double se tenait d'ailleurs la main comme s'il souffrait personnellement de la blessure qu'il avait infligée. Il affichait un air contrit. Nielsen engloutit son petit-déjeuner énergisant en continuant de lui faire les gros yeux, puis, plus doux, il admit avoir eu peur et s'être emporté, sans doute pour rien. Le malaise fut dissipé.

Sur ce, Nielsen tira de la poche intérieure de sa veste une brosse à dents de voyage et un petit tube de dentifrice dont il fit usage face aux brumes. Son Double, devant une pratique aussi

prodigieuse que l'hygiène buccodentaire, laissa échapper un rire de chimpanzé et se brossa les dents, lui aussi, avec son doigt. Nielsen fut amplement caricaturé.

Pantalon retroussé, curieux de découvrir son abri à la lumière du jour, il sauta ensuite dans la boue qui n'avait pas encore bu la pluie sanglante de la nuit. Il put constater qu'il n'avait pas dormi dans une sortie d'égout, ni dans la douille d'un obusier démesuré encore à inventer. La veille, dans la pénombre, ses mains avaient balayé des craquelures d'or. Il avait caressé des rivets. C'était un heaume. Un heaume géant couché dans la boue.

« À quel genre de chevalier fabuleux as-tu appartenu ? Qui peut porter ce genre d'armure ? Quel combattant inouï a été vaincu ici ? En quel temps immémorial ? » murmura-t-il avec émotion. Le heaume couché semblait le voir.

Pas le temps de s'appesantir. Quelle direction prendre dans ce brouillard ? Nielsen grimpa à l'arbre le plus proche. Après une pénible escalade sur des branches froides et glissantes, l'air devint plus chaud et plus rance et la crinière blonde du major Nielsen Holt émergea de la mer de brumes.

Depuis son perchoir, il put enfin embrasser du regard le pays où il était tombé. La grande coupole sanglante, qui était tout le ciel, faisait cloche sur deux îles. Tout le paysage se résumait à cela : deux îles séparées par un vide abyssal et coiffées par un grand dôme rouge.

Nielsen se sentit alors à nouveau défaillir. Cette fois, c'était l'idée même d'être arrivé là : l'autre côté du monde. Sa conscience se débattait dans cette réalité. Nauséux, il regretta amèrement d'avoir perdu, avec son paquetage, les puissants calmants que le professeur Leonski avait distribués à tous les membres de l'expédition.

À défaut de narcotique, il tira de sa poche le carnet Moleskine que le professeur Leonski lui avait offert le jour du départ. Son stylo tremblota entre ses doigts angoissés. Il griffonna un titre : *Carnet de voyage du major Nielsen Holt.*

*Premier jour. Je suis parvenu là où tant d'autres ont rêvé d'accoster. J'ai répondu à l'appel qui a égaré tant d'esprits supérieurs. J'ai...*

Peine perdue. Il n'avait jamais eu le talent d'exprimer ses émotions. Il mit donc en pratique le dernier conseil que le professeur Leonski lui avait prodigué : « Là où vous allez, attendez-vous à un terrible choc psychique. Le seul fait de vous retrouver de l'autre côté des choses sera extrêmement difficile à accepter. Ne devenez pas fou, Nielsen ! Accrochez-vous à ce qui fait votre force : votre esprit et votre intellect. Préservez votre raison de toutes les manières possibles. Décrivez ce que vous voyez. Dites ce que vous pensez ! Quand vous perdrez pied, les mots seront peut-être votre seul recours. »

*Mon cher Leonski, je suis parvenu de l'autre côté des choses. Au centre de la Terre, me voilà perché en haut d'un arbre. À mes pieds s'étend une forêt de nuages transpercée d'arbres morts. Tu parles d'un continent ! Cette terra incognita se résume à deux îles ceinturées de ténèbres, l'une multicolore et l'autre plus sombre, posées sur un velours noir et étouffant sous une coupole rouge poussiéreuse.*

*Ces deux îles sont divisées en provinces disparates qui semblent jouer des coudes entre elles. Elles manquent de place. Leurs frontières se chevauchent. On dirait deux dos concassés supportant des plaques de couleur. L'impression d'ensemble ? Deux carapaces de tortue surchargées de pierreries sous un ciel sanglant.*

*Ce soi-disant continent est tout petit. Serait-ce un effet d'optique ? D'où je suis, j'ai l'impression de contempler deux îles prises dans le verre déformant d'une vieille longue-vue trompeuse, qui ramasserait les proportions. Cela me rappelle les cartes médiévales pleines de fleuves effilochés et de territoires inconnus, décorés d'animaux légendaires. Et leur légende sublime : hic sunt dracones, « ici sont les dragons ».*

*La première île, où je me trouve, est haute en couleur. Panachée de provinces bigarrées, elle est constituée de bois, de lacs, de fleuves, d'une végétation bleue et mauve, de dunes vertes ; un ruisseau orangé court le long d'une colline enneigée voisinant un désert. On y aperçoit des*

villages et même des cités, des palais, mais tous de taille ridicule. Ces « rétrécissements » seraient-ils dus à un sort d'occultation ? Ou suis-je tombé au pays des Lilliputiens ?

*Au loin, ce que j'ai pris lors de ma chute pour la dentition inférieure d'une grande mâchoire n'est en fait qu'une chaîne de montagnes noires. Ces dentelles montagneuses se détachent sur le ciel rouge en clôturant la première île.*

*Au-delà s'étend le gouffre qui tient les deux îles à distance l'une de l'autre. Vous n'en croiriez pas vos yeux, Leonski ! Je vois le Soleil se glisser entre elles pour effectuer sa révolution souterraine. Leonski, on prétend à tort que la Terre tourne autour du Soleil. Il convient à l'explorateur que je suis de remettre à plat les vieilles illusions de la science : c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre. Quand il se couche sur la vie, le grand astre descend traverser la mort.*

*La seconde île, lointaine, est plus vaste et franchement plus sinistre que la première. Des rivages hostiles. Un cours d'eau s'enroule autour de quelques vestiges, puis tout disparaît dans un brouillard lugubre. Au fond, c'est une nature violente : six volcans aux colonnes de fumées noires imposent une nuit sans trêve aux contrées les plus reculées de ce continent.*

*Ah, autre chose ! Dans un coin du ciel, je crois deviner... une racine d'arbre. Un nœud de racines géantes, même. C'est comme si j'étais tombé sous l'Arbre-Monde. Malheureusement ce ciel poudreux masque tout, je ne peux pas en dire plus.*

*J'en reviens à présent aux urgences, Leonski. J'aperçois la cité qu'il me faut atteindre. Et sa tour ! D'après ce que je vois, je n'ai qu'à enjamber une bande de terre grisâtre et traverser un petit bois pour m'y rendre. Facile. Si mes hommes ne me retrouvent pas avant, cette tour est notre point de ralliement.*

La main de Nielsen ne tremblait plus. Sa nausée avait reflué. L'écriture avait acclimaté son esprit à ces incroyables réalités. Il s'accorda le temps d'esquisser une carte des deux îles souterraines et, décidé, il entoura son premier objectif : *la tour de la cité.*

Embrassant une dernière fois ce panorama, il se sentit à la fois glacé et galvanisé. Il avait la sensation d'être dévisagé en retour. Ces royaumes, disait-on, perdaient les hommes en eux et les transfiguraient.

De retour dans le heaume géant, tandis qu'il se préparait au départ, un cri mou s'éleva alors. C'était le Double. Sa tête dépassait à l'entrée. Il n'en menait pas large, l'animal, avec sa langue brune de travers. Comme l'Américain le considérait avec la dernière sévérité, l'être confirma d'un vagissement sa promesse d'être un bon Double. En signe d'allégeance, il lécha même la plaie qu'il avait causée.

*Ses yeux caves rendent sa présence aussi captivante qu'odieuse, écrivit Nielsen dans son journal. Il a le comportement d'un singe et la soumission apparente d'un bon chien. On dirait un essai de moi froissé puis défroissé. Que se passerait-il si l'envie lui prenait de gravir les barreaux de l'évolution ?*

*Je me suis préparé à des rencontres surprenantes, Leonski, mais pas si tôt. Peut-être pas sous la forme de cette « ombre de moi-même » dont la question n'est pas tant celle de son existence, ni de sa nature, de son origine ou de sa fonction, que celle du miracle de notre rencontre. Quel hasard l'a conduit jusqu'à moi ? M'attendait-il ? Cela ne peut pas être fortuit. Il me semble le connaître depuis toujours.*

« Mon nom est Nielsen Holt, major dans l'Armée de l'Air des États-Unis d'Amérique ! lança fièrement l'Américain, les poings sur les hanches. Est-ce que tu comprends ? Peux-tu répéter ça ? »

Bien incapable de dire un mot, le Double lui répondit avec son plus beau sourire torve.

Nielsen, taquin, enchaîna par un pied de nez ; décontenancé, l'autre secoua la tête en faisant claquer sa langue visqueuse de tous côtés, avec un rire d'âne.